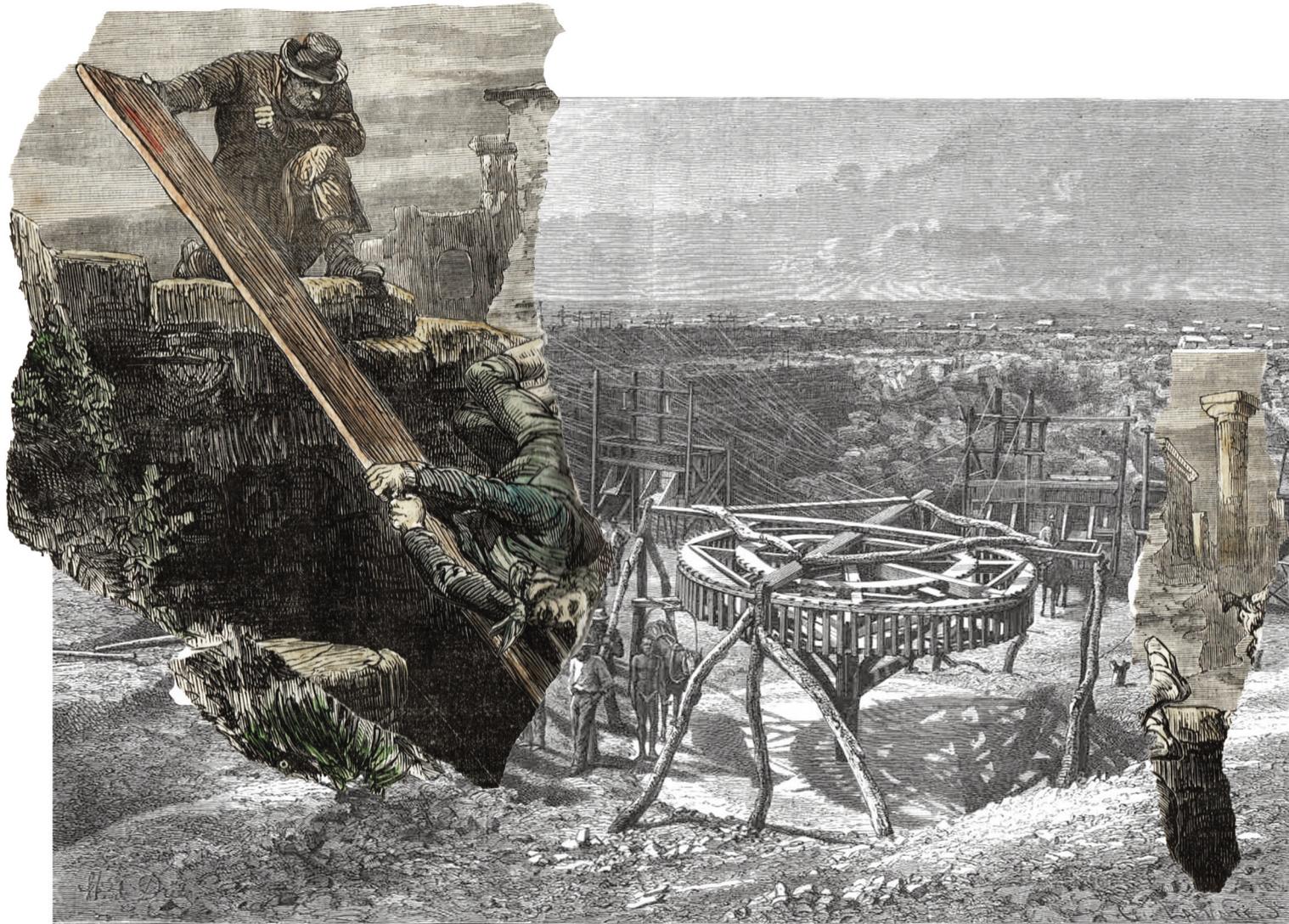


Vincent Gille

A Montmartre le soir

La Goutte d'eau
2011-2013

L'archéologue et l'assassin sont tous deux dans le bistrot. Bien sûr, ils ne se connaissent pas, mais pourtant on dirait qu'ils sont frères. Un peu plus haut, les enfants ont dessiné à même la terre une gigantesque marelle, et en guise de palet ils se servent d'une chaussure. Le soir va bientôt tomber, et avec lui cette sorte de tristesse qui rend les chansons plus poignantes. La petite Jeanne a fini ses devoirs et, le front appuyé contre la fenêtre, elle regarde dans la rue passer les corbillards qui regagnent, l'un après l'autre, leur entrepôt d'au-delà de la butte. L'archéologue, dans le bistrot, repose son crayon et referme son carnet. Les notes accumulées doivent suffire, pense-t-il, à localiser le bâtiment. L'assassin, les yeux fermés, se remémore avec un peu de nostalgie les paysages de son enfance : grandes étendues de neige battues de vent, maisons enfoncées dedans la terre, arbres déchiquetés par le gel. Quant à la mezzo-soprano, elle vient juste de demander à sa femme de chambre de lui préparer une verveine-menthe avec du lait et un peu de miel. Il y a des jours, pense l'homme du limonaire, que l'on pressent être des marchepieds. D'autres se prennent volontiers pour des hydravions. C'est très mystérieux. Passe, très haut, un héron solitaire.



« Personne n'a idée, songe l'archéologue, de l'incroyable enchevêtrement de rues, de maisons, de jardins, de temples et de boutiques qui grouille sous nos pieds. Cette ville est à elle seule un continent. Elle abrite le visible et l'invisible. Le passé et le présent. Elle mélange les styles, elle mêle les époques, elle confond les civilisations. Rien ne saurait la surprendre, rien ne lui est inconnu. Elle a eu faim. Elle a eu peur. Elle a brûlé dix fois, elle a été pillée, inondée, assiégée. Il n'est que de faire un trou, mettons de cinquante mètres sur cinquante, pour trouver un peu de tout cela superposé : une maison d'après traverse une rue d'avant, un jardin d'hier recouvre délicatement le parvis d'une église, laquelle, c'est à peu près certain, est bâtie sur les ruines d'un temple plus ancien. C'est ce que j'appelle le vertige des profondeurs. Les pierres survivent aux pierres. On marche à chaque pas sur les traces d'innombrables fantômes. Il suffit de lever les yeux pour voir ses anges. La surface n'est qu'un miroir sans tain, qui laisse percevoir entrailles et vestiges, bornes et latrines, fenêtres et culs de sac, bureaux et commerces, fossés et terrains vagues, escaliers et écuries. Mille croyances populaires ont façonné, depuis des millénaires, toutes les vérités possibles. Les poètes les ont

augmentées de quantité de songes plus invraisemblables les uns que les autres. L'imagination la plus débridée n'arrive pas à la cheville de ces possibles verticaux : les prières d'hier rythment les chansons des écoliers de demain, les voluptés des amoureux d'avant enflamment les rêves des amants d'aujourd'hui. Nous sommes, sans le savoir, soumis aux tressaillements des lieux, aux remontées du temps, à l'effroi des révolutions comme aux liesses des carnivals. Les pensées, les sensations, les peurs et les joies traversent la terre. Les rues ont une forme qui leur survit, un nom qui reste, une odeur qui s'incrute et, quand bien même finissent-elles par disparaître, leur mémoire remonte par de minuscules fissures. Moi, je ne fais que dénicher ces lézardes, que suivre ces indices, que creuser cette mer de terre, de pierre et de sang, que tenir le cap pour retrouver, une à une, ces vies enfouies. J'entends, parfois, le cri des enfants qui courent dans les rues de la ville du 1^{er} siècle, j'écoute les sourdes psalmodies qui montent des églises paléochrétiennes, j'observe, comme si j'étais là, le ballet des serveurs de l'auberge du XV^e siècle dont la cour affleure, si l'on sait bien y voir, sous la halle Saint-Pierre. Tout cela me ravit, m'effraie, m'enivre et m'enchanté. »



« Quant à l'assassin et la mezzo-soprano... Sûr que ces deux-là, quoiqu'ils puissent en prétendre, aussi bien l'un que l'autre... Ça n'est plus une anguille, c'est une péniche ! Et la roche a plutôt l'allure des colonnes d'Hercule ! Pensez-vous ! Cette femme, si ce n'est sa voix, s'égosille tout pareil à nous autres, qui ne sommes ni mezzo, ni soprano. On y pense. Elle n'en dit rien, mais il y a sans doute pléthore... Bouquets, parfums et sacs à gogo.»

La servante, rentrée chez elle, marmonne pour elle-même, ignorant tout de la petite Jeanne qui, toujours à sa fenêtre, entend claquer les sabots sur le pavé, et rêve de ciels immenses qu'aucun lendemain ne saurait assombrir. Rêve de mots comme de bateaux descendant des fleuves jusqu'à la mer. Rêve d'histoires encastrées dans des forêts, avec des lacs, des nuits froides et des éclats de rire entre les griffes des écureuils. Rêve qu'elle n'est pas là mais d'un bout à l'autre du monde, et puis tourne la page et entre dans les images dessinant, on ne sait trop comment, des villes inconnues et magnifiques. Rêve que rien ne saurait être comme cela semble devoir être, la vieille servante qui marmonne dans la cuisine ou les chevaux qui tirent les morts jusqu'au delà des portes de la ville. Rêve à un cortège de mots

qui ferait à la fois château, étoile et ours, par exemple, qui changerait de vie comme de couleur, et qui la laisserait intacte, là, bien au chaud derrière sa fenêtre, à regarder s'inventer le monde à mesure, La nuit pourrait venir – et d'ailleurs n'est-elle pas là déjà comme un manteau lourd, étouffant les lumières et resserrant les cœurs – qu'elle ne quitterait pas, immobile, son petit coin de songe. Le reste, en regard, semble triste et poisseux. Elle souhaiterait parfois qu'éclate un très violent orage, ou qu'une marée gigantesque envahisse la ville et emporte avec elle toutes les noirceurs qui bouchent l'horizon. Mais ces choses-là ne se produisent pas. Les maisons n'ont pas de jambes, de bouches, de mains, les places n'ont pas d'ailes, les boulevards n'ont pas de voiles. Le monde est solidement assis dans son fauteuil de pierre, et il n'en bouge pas. Rien ne change. L'heure tourne, désespérément lente, et les saisons attendent leur tour à la queue leu, sagement. C'est pour cela qu'elle s'est mise à s'inventer des histoires. C'est pour cela qu'elle aime rester là, contre la fenêtre, à faire semblant de regarder, dans la rue, loin, jusqu'à l'angle de l'avenue, là bas, comme la brume s'installe, les masses obscures et lentes des corbillards lentement s'effiloche.



La mezzo-soprano a déclaré qu'elle était extrêmement fatiguée et que ce soir elle serait au lit à huit heures. A neuf heures pourtant, elle s'esquive discrètement pour rejoindre, incognito, une boutique de la rue d'Orsel. Là, en un tour de main, elle se change : pelisse, justaucorps et collants noirs, escarpins légers. Dans son sac, une corde et deux bougeoirs. Cinq minutes après, on la voit se fondre dans la nuit en direction du nord-est. « On doit certes regretter la disparition des forêts à l'intérieur du périmètre de la ville, pérora au même moment l'assassin dans son bistrot – il fait semblant d'avoir trop bu – mais force est de reconnaître que ce n'est pas très facile à éclairer. Or, de nos jours, l'éclairage est une obsession. Sans parler des gargotes, des bûcherons et des grands cervidés... » Personne ne l'écoute, pourtant, si ce n'est un manchot qui achève son avant-dernier verre. Pendant ce temps, la petite Jeanne quitte enfin sa fenêtre pour gagner son lit, où dès qu'allongée presque aussitôt elle s'endort. « Il y a des cimetières qui sont borgnes... » tente alors d'expliquer le manchot. Mais l'assassin a filé. Les fenêtres des immeubles une à une s'éteignent sur son passage, quand il descend vers le boulevard en sifflotant. Il semble que l'heure approche. « Les fiacres ne sont plus que des souvenirs.

Minuit fortune ! De nos jours, on ne connaît plus les balises. Il y en avait de fameuses par ici... » marmonne tout seul, assis sur son tabouret de paille, le vieux concierge du 31. La mezzo-soprano, pendant ce temps, escalade un monticule puis se laisse glisser par une trappe qu'on n'aurait pas pu soupçonner de l'autre côté. La nuit est sûre. Les nuages filent bas, qui masquent presque complètement la lune réduite à un maigre quartier. Plus bas, le cimetière : alignements de pierres noires, dominos éteints, hasards vaincus par le nombre. Les morts veillent, en effet, non pas un trésor, mais un passage. On devine la silhouette noire se faufilant entre les tombes, si vite qu'on dirait un chat. Arrivée presque au centre du cimetière, elle se penche un instant au-dessus d'une pierre, puis disparaît bel et bien. Au même moment l'assassin se présente devant une porte dérobée, rue de la Barrière blanche. « Je me hâte, dit-il à travers une sorte de grille. Les calculs sont à refaire de bout en bout. Si on nous a mis là où nous sommes, c'est pour une raison bien simple : on a des choses à faire. » On entend des cliquetis, des loquets, des pincements, des cisaillements. La porte s'ouvre. Il s'y faufile. La porte se referme. Ensuite, on n'entend plus rien.



« On a émis plusieurs hypothèses, écrit l'archéologue, sur cette excroissance gypseuse qu'on nomme la « butte Montmartre » : Mont de Mars, en raison d'un temple dédié au dieu Mars, ou Mont de Martyrs, l'église ayant cherché à déplanter le paganisme par la multiplication de martyrs chrétiens exécutés précisément là comme par enchantement. Chacun se dispute les faveurs du lieu. Tout cela doit être vrai. J'entends, au regard de la superposition des vestiges – de ce strict point de vue, on ajoutera Mercure à Mars, Rustique et Eleuthère à Denis. L'abbaye bénédictine occupe les lieux jusqu'à la Révolution, puis les carriers prennent définitivement le pouvoir, d'abord à ciel ouvert et ensuite par en dessous. L'archéologie, ici, se fait préhistorien. Il faut entendre Nerval, un habitué des lieux, parler de ses « longues conversations avec les chauffourniers : il demande aux carriers des renseignements sur les animaux antédiluviens, s'enquérant des anciens qui furent les compagnons de Cuvier dans ses recherches géologiques. Il s'en trouve encore. Ces hommes abrupts, mais intelligents, écouteront pendant des heures, aux lueurs des fagots qui flambent, l'histoire des monstres dont ils retrouvent encore des débris et le tableau des révolutions primitives du globe. »

Vrai, les poissons seuls m'intéressent à Montmartre, ceux qui ont des ailes et des dents acérées, ceux qui nichent dans la pierre depuis vingt siècles. Cuvier doit avoir bon dos, pour justifier les promenades nocturnes dans les antres cavernes. Dira-t-on assez que Denis le saint martyr a marché d'ici à là en portant sa tête sous le bras, mais nul ne donnera la moindre précision sur le « d'ici à là » qui supporte, pourtant, bien des hypothèses. Que resterait-il encore à fouiller, ici et là, qui ferait encore lever l'étoile que ce même Nerval a cru voir, un soir, et qu'il s'est senti obligé de suivre, au péril, si ce n'est de sa vie, du moins de sa raison ? Qu'est-ce qui, en ces lieux, attire la nuit comme l'aimant attire le crime ? Comment se fait-il qu'ici plus que partout ailleurs dans la ville, les immeubles, les places, les arbres, semblent parfois vaciller, leurs contours s'effaçant progressivement au profit d'on ne sait quelle vision inquiétante et éphémère ? Quel animal rôde encore en ces entrailles, dont pourtant aucune légende n'atteste la présence ? Quel est le pouvoir de ce lieu, intact, quoi qu'on en prétende ? J'ai ôté mes lunettes d'archéologue, mon chapeau de géologue, mon compas de géomètre. Me voici à même la terre avec son goût inconnu et son odeur aveugle. »



L'homme du limonaire, on l'oublierait. Non pas sa musique qui se faufile de fenêtre en fenêtre, entre dans les chambres et gagne les corps endormis, voile de rêve, fils d'un songe qui méandre, invisible, d'un dormeur à l'autre, mais lui, qu'on voit à peine, silhouette au bras de la machine et qui tourne le temps comme dans le ciel tournent les étoiles. D'ailleurs, nul ne saurait dire s'il a une voix forte, ou des moustaches, et comment il est vêtu. Il n'y a que les airs dont on se rappelle, ceux qu'on fredonne sans même le savoir, ceux qui viennent tout seul quand on pense au visage aimé et qu'un très mystérieux sourire accompagne sur les lèvres. Personne ne sait d'où il vient, le matin, et où il va, le soir, quand on ne l'entend plus. Personne ne sait son nom. Cette nuit-là, pourtant, il est resté très tard dans le café, il a vu l'assassin s'éclipser et l'archéologue aussi, la page terminée dans son carnet, et puis il a semblé soudain sortir de sa torpeur, a brusquement redressé la tête, comme si quelqu'un lui parlait, s'est levé, habillé à la hâte, une fois dehors il a attrapé son limonaire et puis a disparu. Qu'a-t-il entendu ? A quel signal connu de lui seul a-t-il obéi ? Au même instant une porte s'ouvrait dans le rêve de la petite Jeanne et entraînait, surgi de nulle part, un homme très vieux qu'elle savait être le conducteur du cor-

billard, et qui, tirant une chaise s'installait autour de la table. « Ils ne vont pas tarder », lui disait-il ensuite. Et en effet, deux autres hommes arrivaient, qu'elle ne connaissait pas : un très mince et tout habillé de noir, et un plus âgé emmitouffé dans un grand manteau comme si c'était encore l'hiver. Ça faisait trois, et comme il y avait quatre chaises, elle imaginait qu'il en viendrait un autre, quand le conducteur du corbillard lui fit signe : « Assieds-toi là », lui dit-il en montrant la chaise vide. Les trois hommes ne semblaient pas se connaître. Du moins ne se regardaient-ils pas, chacun tourné vers quelque chose de vague au fond de lui-même. Elle s'assit avec eux, donc, et attendit. Dans le rêve aussi c'était la nuit, elle le savait aux bruits montant de la rue, aux froissements du vent glissant sur les façades, aux longs moments de silence que déchiraient, incongrus, des éclats de voix lointains et comme déformés. « Viendront-ils ? » demanda soudain l'homme au manteau d'hiver. Elle eut alors la certitude que non, ils ne viendraient pas, même si elle ignorait absolument qui devait venir et pourquoi. Le rêve lui apparut alors comme une liane, ou une branche. Il se ramifiait. Pouvait se prolonger de plusieurs manières possibles, qu'elle était à même d'entrevoir.



Il y a sous la butte un labyrinthe de carrières : immenses salles creusées à même la roche, couloirs, plateformes, impasses, recoins et labyrinthes. C'est cet entrelacs que traverse soigneusement la mezzo-soprano, suivant un chemin connu de quelques comparses qu'elle s'en va probablement retrouver : boyaux étroits, galeries resserrées, elle marche vite, s'arrêtant de temps à autre comme pour écouter quelque mélodie qu'elle se chanterait à elle-même et qui la guiderait dans le dédale. Vingt minutes plus tard, environ, la galerie où elle se trouve fait soudain un coude. Encore une cinquantaine de pas, et il y a, à main droite, une porte. Quinze coups frappés selon un rythme particulier, la porte s'ouvre. La voici dans une salle longue et voûtée, éclairée d'un jour rare qui semble venir de nulle part. Au centre, une table. De l'autre côté, lui tournant le dos, un fauteuil. D'où émerge une voix dont on peinerait à dire si elle est masculine ou féminine, jeune ou âgée, qui demande : — « C'est toi ? » — « Oui », fait la mezzo soprano, sans bouger toutefois. — « Viens. Approche. », répond la voix. La chanteuse s'approche lentement. Que craindrait-elle ? — « Plus près, s'agace la voix. N'aie pas peur. » Elle s'avance jusqu'à toucher le fauteuil. — « Quelles nouvelles ? » demande la voix. Alors, comme si elle récitait une leçon, la mezzo-soprano

délivre son message : — « Les cœurs en avaleurs ébranlent le branle. La faucheuse et le fanion bientôt faneront les songes. » — « Ah !, fait la voix. Et puis ? » — « Les métronomes s'agitent dans les rues quand les réverbères réverbèrent. » Ensuite, elle se tait. On entend, comme s'ils étaient très proches, mais assourdis, des coups de butoir. Instinctivement, la mezzo-soprano se recule. Lui vient bizarrement, dans la tête, l'image d'un chemin dans la campagne, bordé de pommiers et de coquelicots. Passe un papillon qui lui souffle : « N'y va pas ! ». Elle pense à la fillette qu'elle sait rêveuse endormie. — « Je n'ai pas encore pris ma décision. » dit soudain la voix, comme fatiguée. « Il y a des cataractes inattendues. On me précède. » La mezzo-soprano commence à avoir froid. N'est-il pas temps qu'elle s'en aille ? Toutefois, elle n'ose rien dire. — « Il ne faut rien remâcher. », dit la voix, parlant pour elle-même. Puis, plus fort : — « Tu leur diras de s'en remettre à la balance des hachoirs. » Ensuite, c'est comme si, littéralement, la voix s'évaporait. La mezzo-soprano attend encore un peu. Les coups ont cessé. « Je ne sais pas où je suis », dit-elle à haute voix, comme si cela pouvait la rassurer. Puis elle fait demi-tour, en priant, comme à chaque fois, que la porte aux triples-croches ne soit pas fermée.



Dans l'un de ses rêves, Jeanne époussette le sommet du clocher avec un bouquet de plumes très blanches. Et, de fait, elle vole, légère, tandis que plus bas sa tante, lingère, éclate de rire et lui crie : « Eh ! Jeanne ! Ramasse un peu tes jupes, on dirait l'alouette ! » Jeanne s'applique à bien ôter toutes les poussières du clocher sans quoi, quand viendra l'heure, les cloches ne sonneront pas assez loin. Et puis dans le rêve survient un gros camion. Jeanne proteste, explique au conducteur qu'il n'a pas le droit de voler, qu'il fait des tas de saletés dans le ciel et qu'il doit immédiatement redescendre sur la route. Le conducteur sourit. Il lui dit, dans une langue que pourtant elle ne connaît pas, il lui dit que par là c'est plus court et que justement on il doit livrer dans l'heure sa cargaison de sel. Le rêve, ensuite, se complique de chicanes et de tournants très dangereux, de musiques bancales et de maîtresses d'écoles revêches. Jeanne avance maintenant comme dans un chemin encombré de ronces, de fougères et d'effrayants épouvantails. Elle se persuade qu'elle n'est pas en train de se perdre, qu'il suffit d'avancer et d'écarter, un à un, les mauvais présages et les chansons tristes. Et justement, elle perçoit l'orgue du limonaire, là-bas, elle y est presque, encore un ou deux amas de cheveux et la voilà sur la

place où il n'y a personne, sauf, assis sur un banc, le limonaire et son orgue qui, bizarrement, joue tout seul. Elle s'approche et lui demande pourquoi il est habillé de noir. — « Je n'ai jamais eu d'enfant », répond-il. Un instant affleure dans l'esprit de Jeanne l'idée d'une très vieille maison, mais le rêve tourne la page, maintenant elle est dans la rue qui monte vers l'école et elle est à la recherche du limonaire, elle a quelque chose de très important à lui dire et il faut absolument qu'elle le trouve, mais pour lui dire quoi au fait ? est-ce qu'elle s'en souvient ? A sa grande stupeur, elle ne s'en souvient plus. Mais dans la poche de sa jupe elle sent un papier froissé et sitôt elle se rassure : ce qu'elle doit dire au limonaire, c'est écrit sur le papier, alors elle le sort et le déplie, fébrile. Peine perdue, le papier est tout usé et l'encre s'est effacée, elle a beau le lever vers la lumière et s'appliquer, le message est illisible. Jeanne, dans le rêve, est soudain envahie par une immense tristesse. « Faut-il donc toujours que les souvenirs s'effacent ? » pense-t-elle encore tandis que le rêve s'éloigne. Mais, avant qu'il ne disparaisse tout à fait elle entend le limonaire qui lui glisse à l'oreille : « Mais toi, tu sais chanter, n'est-ce pas ? » Alors elle se retourne et elle le voit qui sourit.



La voix pourrait être celle de l'assassin. « Ce territoire en surplomb, confirme l'archéologue, a toujours favorisé l'activité sectaire et clandestine. Moulins et vignobles, autour du convent, suscitaient déjà moult convoitises. Les carrières, ensuite, ont été des entrepôts aussi efficaces que discrets ... Il existe une loi du sous-sol, comme il existe une loi de la nuit, et les deux coïncident exactement. » Ainsi propose-t-il d'identifier la voix avec l'assassin disparu au coin de la porte. « De là où il fut aperçu pour la dernière fois au lieu supposé de la chambre souterraine, précise-t-il encore, il ne faut que quelques minutes de trajet. » On pourrait tout aussi bien supposer que la voix soit celle du père de la mezzo-soprano. Ou un tuteur à qui son père l'aurait confié avant de partir pour l'Amérique. Il est tout aussi légitime d'imaginer, que son père soit clandestinement revenu d'Amérique pour donner un lustre nouveau à ses affaires. D'où la nécessité de se tenir loin des turbulences de surface. A qui dès lors pourrait-il faire plus confiance que sa propre fille ? Au vrai, le père ne connaît pas plus sa fille que n'importe quelle danseuse croisée dans un port mais chacun vit sur l'idée que les liens du sang ne sauraient mentir. Et si la

voix n'est ni celle de l'assassin, ni celle du père de la mezzo-soprano, qui est-elle alors ? En revenant par dessous la terre, la mezzo-soprano se prend à des pensées étranges : son père ne serait pas son père, l'attendrait dans son lit un chef d'orchestre amoureux, la petite fille qu'elle croise parfois dans la rue serait une sorte d'hermine... Un pas, puis un autre, elle déroule son impossible possible comme un oiseau bien vivant qui l'emporterait jusqu'au lendemain. Mais la pierre qui se soulève et la délivre enfin des profondeurs la ramène à l'instant présent : elle doit maintenant contourner la butte et rejoindre, dans l'arrière-salle d'un bar à puttes, une femme filiforme et très acariâtre, à qui elle est priée de délivrer le message. A ce que d'aucuns prétendent, ce serait là sa mère.



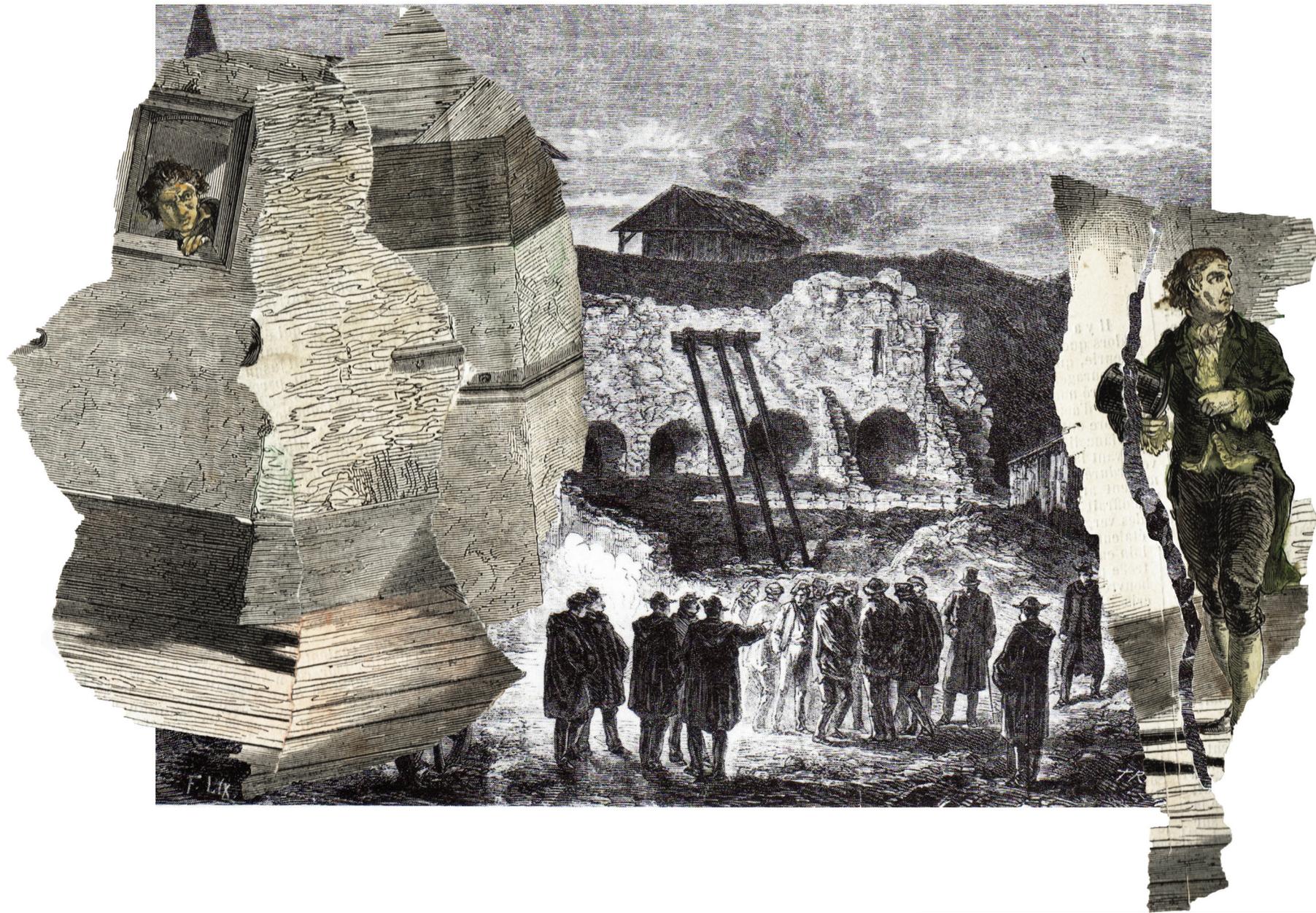
« Prenez les japonais, dit l'archéologue. Ce ne sont que des collectionneurs de farces et at-trapes ! Les américains, pire encore ! On les amène là, sur le boulevard, on les débarque du car comme on tire les sardines de leurs boîtes, on leur montre une vague ruelle et on leur dit : allez-y, c'est par là. Alors ils montent la colline, dociles, l'appareil photo en bandoulière. Que croient-ils voir ? Le fantôme de Toulouse-Lautrec ? Le chapeau d'Aristide Bruant ? L'ombre du pinceau de Pablo Picasso ? La dégaine chaloupée d'Apollinaire ? Les jupons décolorés de Jeanne Avril ? Le profil aiguisé de Valentin le désossé ? Où croient-ils être ? En quelle année ? Quelle réalité recouvre aujourd'hui ces sornettes endimanchées ? Aimerais-on la misère à ce point qu'on lui réserverait, dans la ville, un quartier haut perché comme dans les zoos on garde pour les singes les grandes cages grillagées ? La fameuse « bohème », je vous prie de me croire, était tout sauf engageante. On y buvait beaucoup, mais rien que de l'amertume. Van Gogh n'a peint ici que des moulins et quelques chemins creux parfumés de fleurs. Le bateau-lavoir n'a jamais pris la mer. La mère Michel n'a jamais eu de chat, et les trois fils sont morts de froid pendant la traversée de la Bérésina.

Le « Lapin à Gilles » n'était qu'un tripot de carrefour, où l'on servait une piquette à deux sous. Le Moulin Rouge est repeint de frais chaque printemps. Les croûtes de la place du Terre viennent direct de Chine. Le décor camoufle à peine l'industrie. Nerval s'est pendu haut et court. Les anarchistes au ventre creux, ceux du Chat Noir et du théâtre d'ombre, ont disparu depuis belle lurette. Les canons de 1871 ont fondu dans le sang des communards. Toulouse-Lautrec, le gnome, tenait très mal l'alcool. Degas haïssait les femmes. Les putains de Picasso habitaient Barcelone. Le reste, tout le reste, n'est qu'un tissu de mensonges, une toile de cirque, un décor tout juste barbouillé. Allez ! Montez, Japonais, Italiens, Brésiliens, Américains, Chinois, suivez les flèches, troussiez les ruelles, goinfrez-vous de vos fanfreluches, mitraillez les odieuses rondeurs du Sacré-Cœur, admirez le panorama, les lampadaires et les arbres centenaires... Circulez, marionnettes dociles, circulez, badauds crédules ! Pouah ! S'il ne tenait qu'à moi, on viderait séance tenante le quartier de ces appas vulgaires et bariolés, on débarrasserait fissa les guides de ces histoires édifiantes, on rendrait les rues à leur silence perdu. »



C'est étrange, se dit Jeanne en se réveillant : on ne se rappelle jamais du moment où l'on s'est endormi. On se réveille avec, parfois, des bribes de rêves, mais comme on ne se souvient pas s'être endormi, comment savoir s'il s'agissait bien de rêves ? Ensuite, il faut se lever, s'habiller, prendre le petit déjeuner et se préparer. En route vers l'école, elle soupèse encore la question et la remue dans sa tête comme s'il s'agissait d'une planisphère, la tourne et la retourne, l'observe de dessus, de dessous, de côté. En chemin, elle croise le limonaire à qui elle soumet le dilemme. « Nous glissons dans le sommeil de façon imperceptible, lui répond-il. Il n'existe pas de frontière entre la veille et le sommeil, comme il n'en est pas de véritable entre le jour et la nuit. Peut-être, ajoute-t-il, en va-t-il de même entre la vie et la mort. » En vérité, songe Jeanne, il n'en sait rien. Il élude, il compare ceci avec cela, pensant que cela suffira. Elle ne lui en veut pas cependant, car elle se souvient très bien de ses paroles dans son rêve. Elle le remercie et le quitte. Toute la journée, elle écoute la maîtresse d'un air à la fois attentif et distrait, saisissant une idée, une image ici ou là. Les mots se choquent dans sa tête, s'épousent ou se repoussent. Finissent par se confondre. Un mot pour un autre égale un chiffre pour un autre, s'ils s'additionnent, ou se

soustraient, cela fait des ponts, des gouffres, des aqueducs, des tunnels et la ville serait alors une sorte de très longue histoire sans queue ni tête, une histoire, vraiment, à dormir debout. Jeanne s'é gare, bien sûr, mais que faire d'autre ? Y a-t-il autant de certitudes auxquelles on puisse s'attacher comme à un arbre, ou à un clocher si l'on était un dirigeable ? Une chose vraie, par exemple ici, rue des Acacias, à midi, l'est-elle encore rue des Trois Frères à sept heures du soir ? La voilà qui prend de la hauteur. Les histoires, la vérité, le rêve et le calcul sont maintenant des ballons qui rebondissent et autour desquels les enfants sautent et rient à qui mieux mieux. De temps en temps, il y en a un qui éclate. C'est à *qui perd gagne*, songe Jeanne, qui n'entend même pas sonner la cloche de quatre heures et demie. « Tu m'avais l'air bien rêveuse aujourd'hui, remarque la maîtresse. » Jeanne hésite à lui poser la question, puis elle se dit que non, que la maîtresse, moins que toute autre, saura la réponse. Elle lui fait un grand sourire, quitte la classe, et l'école. Dans la rue elle imagine que tous les gens qu'elle croise sont en réalité en train de dormir, et qu'elle est la seule, dans toute la ville, à être éveillée. « C'est fou, pense-t-elle, tous ces rêves qui se promènent. »



L'archéologue et le limonaire, sont des sortes de vigies. L'un veille sur le bon déroulement de l'histoire, sur la nécessaire continuité des siècles, sur les soubassements et les fondations, l'autre sur les bas-côtés, les circonstances fortuites, les imprévus, les hésitations, les embranchements compliqués et confus. L'un tient la carte, tandis que l'autre, le nez dans les nuages, agite des pensées folâtres et vagabondes. Ils se croisent de loin en loin dans le quartier. En réalité, quelque force malicieusement aimantée les éloigne au lieu de les attirer. Pendant ce temps, la mezzo-soprano est arrivée chez sa mère, qu'elle trouve derrière son comptoir en train de faire des sodokus. Mon Dieu qu'elle est laide ! pense-t-elle avant de délivrer son message. Le visage bouffi et rougeaud de la vieille femme ne laisse transparaitre aucune émotion. Tout juste dit-elle, avant de placer le chiffre 9 dans une case : « Bien. On aurait pu s'épargner le bastringue et la giroflée. Tout ça pour si peu ! Ton père a perdu la main, fillette, et moi je mange mes cornettes. Va te laver, maintenant. » « Voilà qu'elle me prend pour une de ses pensionnaires ! » s'indigne, in petto, la mezzo-soprano. — « Si fait, Madame, bien le bonjour ! » rétorque-t-elle avant de sortir de son sac un revolver et, d'un seul coup d'un seul, de zigouiller proprement sa mère maquerelle. Puis, posément,

elle s'installe à une table et appelle un quidam au téléphone. — « Prends deux doigts de suie, lui dit-elle, et rapplique. C'est la distribution des prix. » On apprendra le lendemain la mort tragique de l'assassin et de toute sa bande de gyrophares, exécutés de froide main dans une ancienne carrière sous la Halle Saint-Pierre. Un vrai carnage. « La main passe, expliquera aux journalistes le commissaire de police, pas le moins du monde ému. Le trafic a parfois de ses retournements de girouettes. Aux dernières nouvelles, c'est une acrobate qui a pris le pouvoir sur le marché du XVIII^e arrondissement. Les japonais, bien sûr, s'en fichent comme de l'an quarante, ainsi que les américains et les habitants des îles Féroé. Business is business, the show must go et les vaches seront bien gardées. » Les corbillards, dont personne n'a songé à sonder les cercueils, continuent d'aller et venir entre la plaine Saint-Denis et le square d'Anvers. Boulevard Barbès, l'arrière petite fille de Jeanne Avril vend sa dernière gaufre au Nutella. La mezzo-soprano fait imprimer des affiches annonçant un récital à La Cigale. Les tarifs du funiculaire augmentent de 30%. Des ballots d'Utrillo arrivent par container depuis le port du Havre. L'archéologue hausse les épaules et rajuste sa capuche. Le limonaire tire la langue et se faufile dans la brume.



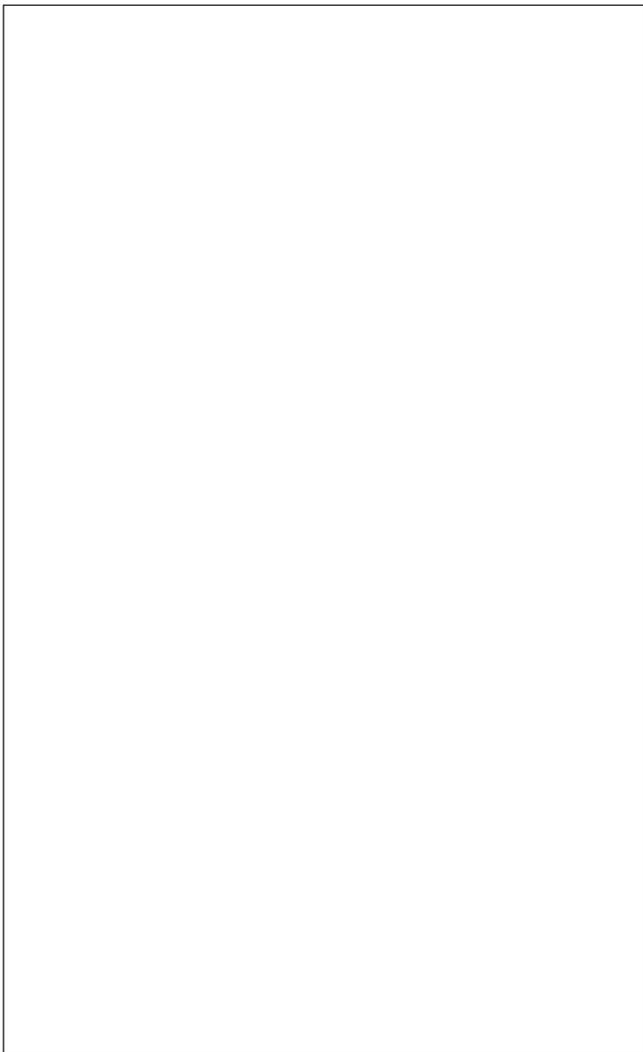
« L'activité humaine, a écrit l'archéologue dans un livre épais comme un missel, a ceci de permanent qu'elle s'écoule. Les villes, c'est bien connu, sont bâties pour faciliter les écoulements : l'égout pour ce qui est du produit intestinal, l'église pour la diffusion du sentiment religieux, la caserne pour satisfaire aux pulsions guerrières, l'école, enfin, pour apprendre à marcher droit. Tout est affaire de circulation. Retrouvez les passages, et vous aurez la clé topographique. » La suite de l'ouvrage développait longuement cette idée que le secret de l'existence ne se trouve que dans l'image du transit : coliques, défilés, processions, jusqu'à la logorrhée d'alexandrins. Le limonaire à cet instant avait arrêté ses pas à l'angle de la rue Saint-Vincent. Il avait sorti de son coffre un carton très ancien et s'apprêtait à le jouer. « Je connais de fieffés rationalistes, pensait-il, qui croient qu'en ayant dessiné le paysage on peut savoir ce que les gens avaient dans la tête. Moi je ne sais que les chansons, qui ne sont rien d'autre que des prières ; qui disent ce qui va et ce qui ne va pas, qui disent ce qu'on rêve et comment l'on meurt. Je me ferais plus volontiers à ces ritournelles qu'à tous les silex qui croupissent dans la vase. » Et de jouer sur l'orgue, le carton inconnu. Sitôt, les murs s'inclinent, les fenêtres vacillent, les cheminées glissent des toits, les trottoirs s'écartent,

les escaliers s'embrouillent. De dessous, poussent des jardins, des allées, des enclos. Le couvent s'époussette. La basilique s'efface. Les auberges tournent de l'œil et c'est la débandade : s'enfuient vite fait chinois, japonais et autres polonais. Le bateau-lavoir se démonte planche à planche, tandis qu'Apollinaire, jeune garçon rêveur, écrit le mot « rieur ». Les moulins s'élèvent majestueusement pour guider le ballon de Nadar qui porte les nouvelles. Saint-Denis supplie qu'on ne rate pas sa décollation, sans quoi pas de basilique et pas de pèlerinage. Plus loin, on plante deux rangées de vignes, sous l'œil attentif des sœurs. Des enfants jouent au cerceau, d'autres dorment à l'ombre des tilleuls. On entend sonner la messe et gronder le tonnerre au-dessus de la ville qu'on aperçoit, là-bas, s'éloigner à pas glissés. Les jardins s'étirent. Les maisons se rassemblent comme pour se mieux tenir au chaud, sur un flanc de la colline qu'on appellera beaucoup plus tard la « butte ». De l'autre côté se creusent des carrières et fument déjà quelques fours à chaux. Les sentiers s'effritent. Bientôt, il n'y a plus que des vergers. Quelques vagues prairies qu'on fauche maladroitement en juin. Une épaisse forêt. Et s'épuise enfin la ritournelle à la roue de l'orgue de la rue Saint-Vincent.



Jeanne avait suivi, aux informations, l'interview du commissaire de police détaillant les meurtres et insistant sur la nécessité absolue de maintenir les flux touristiques à leur étiage maximum. Elle avait vu réapparaître la mezzo-soprano, les lèvres pourléchées de sang et la poitrine farcie de billets. Tout lui faisait honte. Elle avait suivi du regard le dernier corbillard tournant à l'angle du boulevard et s'était rencognée contre la fenêtre en s'imaginant sur une sorte de bascule, d'un côté la veille et de l'autre le sommeil, d'un côté la peur et de l'autre l'échappée belle. Puis elle avait entendu, au loin, la chanson du limonaire. Un moment, le ciel s'était ouvert, révélant tout un écheveau de paysages enchevêtrés comme si quelqu'un, songea-t-elle, avait mélangé des morceaux de plusieurs histoires. Elle se dit ensuite, comme ça, sans raison, que le bonheur n'avait pas d'endroit où aller dormir ; qu'elle n'avait qu'à suivre sa trace, comme à son bras cette veine qui avait la couleur de la mer. Elle se dit qu'elle s'en irait, elle, sûrement, un jour, au bras d'un ventriloque. Que d'ailleurs il n'y avait qu'un pas à faire, sur la bascule. Elle saisit le fil et le tira. Il lui vint l'image d'une fillette à sa fenêtre regardant dans la rue passer un limonaire. En somme, ce n'était que miroir. Ciel et terre, terre et ciel, une marelle à l'endroit, une marelle à l'envers, deux

doigts de fée et un bonhomme qui va, portant sa tête entre ses mains. Une montgolfière, un aqueduc et des assassins assassinés. Tout est bien qui finit bien. « Est-ce que tu dors ? » lui demande le papillon. « Peut-être..., répondit Jeanne, très sérieuse. On ne peut pas savoir. » Le papillon avait une tête de feu follet, mais ce n'était pas inquiétant. « Je ne mettrai plus jamais de serre-tête », pensa-t-elle sans raison particulière. La ville, toute la ville, lui parut alors comme une chevelure très décoiffée, une sorte de perruque qui se prendrait pour un livre. Il y avait des lettres qui volaient dans tous les sens, des grandes, des petites, des phrases qui s'enroulaient les unes dans les autres avec des images qui tournaient comme des toupies. « Ça ne marchera jamais, pensa encore Jeanne, c'est une fichue cohue ! » — « Quelle importance ? » fit une voix dans son dos. Elle se retourna vivement. Le limonaire était là, à la porte de sa chambre, qui la regardait tendrement. « Moi je n'aime que les histoires ! », hurla Jeanne comme pour se défaire d'une idée tenace qui lui collait aux basques. Alors, soudainement, tout s'éclaircit. Dans la buée, sur la vitre, se dessina lentement un chemin qui filait vers la mer. Jeanne remit ses chaussures, enfila son manteau de pluie et héla la montgolfière qui passait justement dans le ciel.



© La Goutte d'eau, 2014